

Appaloosa blues

JULIE GUINAND

Je ne suis pas plus bête qu’une autre. Je sais lire, écrire, résoudre des équations à une et deux inconnues, remplir des grilles de mots croisés sans m’aider des solutions, changer une roue de vélo et allumer un feu avec une seule allumette. Je parle allemand, un peu italien et peux citer de mémoire la plupart des capitales européennes. Alors oui, c’est vrai, je n’ai pas capté tout de suite d’où ils tiraient leur argent, et faut dire qu’ils en ramenaient vraiment souvent et vraiment beaucoup. J’ai été naïve. C’est comme ça que j’ai été éduquée, je ne vois pas le mal partout. Même si au départ j’ai trouvé bizarre qu’il dorme avec un pistolet sous son oreiller, j’ai relativisé: par les temps qui courent, il n’est de loin pas le seul. Je me suis faite à la froideur du métal contre ma nuque comme je me suis faite aux huit loquets qui condamnent la porte et aux caméras de surveillance qui balaient l’entrée de notre petite villa. Je sais fermer mes yeux et mon clapet et c’est pour ça qu’aujourd’hui (comme la plupart du temps) c’est moi qui suis de piquet pour contrôler les images sur le petit écran et noter les allées et venues des passants.

Bien sûr, j’ai fini par comprendre que lui et sa bande n’étaient pas des enfants de cœur et que tout ça pouvait mal se terminer, très mal se terminer même. Je suis naïve mais pas complètement bouchée. J’ai vite saisi qu’ils ne piochaient pas les bijoux et les liasses de billets dans un paquet de joujoux chips. Pourtant j’ai fait comme si de rien n’était. J’ai emballé nos affaires quand on a déménagé pour la première, deuxième et troisième fois, je me suis teint les cheveux en noir, en blond, en carotte et j’ai accepté de changer de nom. Au fond, je trouvais ce train de vie plutôt excitant. Mais les mois ont passé et j’ai déchanté. Marre de le voir partir, marre de rester enfermée, marre de jouer à la bonne ménagère, marre de me pomponner et de l’accueillir le sourire aux lèvres, marre d’écarter les jambes. Marre aussi de passer pour l’idiot de service et de ne jamais être mise au courant de rien. Parce que là, c’est clair que ça sent drôlement le roussi. Je ne dis pas ça à cause du four qui dégage une drôle d’odeur mais parce que ça fait trois semaines qu’ils sont partis sans donner de nouvelles, que la police patrouille dans le quartier un peu plus souvent que d’habitude et que les filles chuchotent à la cuisine.

Les filles, c’est Maude, Vanessa et Wendy. Elles sont blondes, fines et l’arête de leur nez a été effacée au bistouri. Elles se ressemblent tellement qu’on dirait des sœurs. Dans leur dos, je les surnomme les Triplettes de Belleville. Les Triplettes de Belleville sont mariées aux frères Bigler et se côtoient depuis dix ans. Elles ne sont pas bien méchantes mais tiennent à marquer leur territoire. La première fois que je les ai rencontrées, il y a deux ans environ, elles m’ont prise à part dans le jardin et m’ont menacée avec un couteau à pain. Pour me mettre au jus. Ce n’est pas parce que je suis la nouvelle conquête du chef que je peux les regarder de haut et leur donner des ordres. J’ai fait profil bas et, depuis, elles m’ignorent. Sauf lorsque la bande revient à la maison parce que là, elles deviennent carrément mielleuses. Je crois qu’elles ont bien compris qu’entre Jesse et moi, c’est du sérieux.

Jesse et moi, on a gardé les cochons ensemble. C’est pas une façon de parler, ses parents exploitaient une porcherie à côté de notre manège et, tous les mercredis après-midi et tous les samedis, on était réquisitionnés pour nettoyer les auges. C’était plutôt marrant. On inventait des paris stupides et le perdant devait se rouler dans la boue puis dans la paille et rentrer à la maison à quatre pattes en grognant comme un cochon. C’était moins drôle le lendemain à l’école. Même en prenant des douches interminables et en frottant ma peau jusqu’à ce qu’elle devienne rouge vif, je ne suis jamais arrivée à effacer complètement l’odeur de poil et de suif. Jesse, lui, n’a plus jamais été embêté après avoir mis à terre un grand de 5° qui avait insulté ses parents. Je dis «ses parents» même si Jesse a été adopté. Au village, on entendait de drôles de choses sur son vrai père. Certains disaient qu’il n’était pas mort, qu’il vivait à Miami, qu’il était milliardaire et trempait dans des histoires louches. D’autres pré-

tendaient que c’était un paysan de la région qui avait perdu la boule et vivait dans la forêt, vêtu de peaux de bêtes. Mes parents, eux, disaient que tout ça c’était de sacrées conneries. Peut-être. Tout ce que je sais, c’est qu’à seize ans Jesse est parti aux Etats-Unis et qu’il est revenu deux ans plus tard, plein aux as.

Une fumée noire s’infilte dans le hall par la porte entrouverte. Je cours à la cuisine et sors le gratin en catastrophe avant que l’alarme incendie n’ameute tout le voisinage. Il est carbonisé, immangeable. Les Triplettes de Belleville n’ont rien remarqué. Elles sont assises autour de la table, penchées en avant, leurs trois têtes se touchant presque. Elles ne font aucun geste et parlent si doucement que je me demande si elles ne font pas que remuer les lèvres. Je pose le gratin dans l’évier et leur tourne autour pour obtenir des informations. Elles me chassent comme une mouche, du revers de la main, sans relever la tête. Je leur tire la langue et retourne dans le hall en butant contre le seuil.

Depuis que nous avons emménagé, les rideaux n’ont jamais été ouverts. C’est glauque et je passe mes journées à foncer tête la première contre les murs, à me cogner aux angles des meubles et à m’encoubler dans les affaires que la bande laisse traîner. Je dois avoir le corps couvert de bleus. Ça pulse un peu sur ma peau mais ce n’est pas très grave. C’était bien pire au manège. Ma mère, qui donnait des cours d’équitation aux enfants binoclards de la ville, me faisait monter Darloo. Pour faire forte impression. Darloo était un appaloosa d’un mètre 90 au garrot qui partait au galop au moindre bruit suspect en bockant comme un cinglé. Résultat, je me suis retrouvée bien plus souvent à terre que sur son dos. Le sol du manège était recouvert d’un revêtement bleu roi qui sentait fort le caoutchouc (mes parents avaient, je crois, réutilisé leurs vieux pneus de tracteurs) et qui n’amortissait pas vraiment mes chutes. J’ai passé mon enfance à avaler des granules d’arnica, à gratter les croûtes qui recouvraient mes deux genoux et à expulser des particules noires de mes narines. A l’école, on me surnommait Cosette.

Je n’ai jamais été très proche de mes parents. Petite, je me disais même parfois qu’ils m’avaient conçue pour avoir un lad sous la main. Quand je n’étais pas à la porcherie, je devais nettoyer les boxes, étriller les chevaux, curer leurs pieds et démêler les brides que les binoclards de la ville n’arrivaient pas à enlever correctement. J’ai souvent dit que je me tirerais des Bulles (c’est con quand même de donner un nom pareil au bled le plus insignifiant de la planète) dès que j’en aurais l’occasion. Pourtant, quand mes parents ont dû vendre le manège après de sales affaires avec la banque, ça m’a complètement retournée. C’était triste de les voir si petits et si blancs derrière la caisse enregistreuse, dans un magasin pourri, à scanner des produits aux emballages laids. J’ai eu, comme eux, l’ennui de la campagne, de l’odeur du foin et des chevaux en sueur. Alors, quand j’ai appris que Jesse avait racheté le manège, je n’ai pas pu résister. Je suis allée fouiner.

Je n’avais pas revu Jesse depuis son départ aux Etats-Unis, deux ans plus tôt. Je savais par mes parents qu’il était rentré au pays, blindé de thunes. Je m’étais dit, comme eux, qu’il avait hérité de son père, le milliardaire de Miami. J’étais naïve. Bref. En revenant sur les lieux de mon enfance je suis restée scotchée. La grange et l’ancienne ferme avaient été complètement refaites, les chevaux étaient tout lustrés dans leurs boxes et le sol noir du manège avait été remplacé par une couche de sciure. Il y avait des fleurs aux fenêtres et des rires qui sortaient de la maison. J’ai jeté un œil dans la cuisine, la même où enfant j’enfourmais des cargaisons de tartines au miel et à la confiture d’abricots. Trois filles blondes et minces, un tablier autour de la taille, se dandinaient en brandissant des spatules à gâteaux en guise de micro. Je suis restée là un long moment, immobile, en me disant que ce serait drôlement chouette de vivre dans une communauté comme celle-là.

Les Triplettes de Belleville me convoquent au salon. L’heure est grave, elles disent. Dans l’obscurité je ne vois pas leur visage mais leur voix est plus aiguë que d’habitude. Ça a mal tourné, elles disent, ils ont été blessés et ont dû se séparer. Jesse sera de retour cette nuit. Il est dans un sale état. Un sale état, elles insistent. Je dois être prête à prendre soin de lui, à le chouchouter. Je dis oui, oui, bien sûr en pensant très fort au flingue planqué dans la commode de notre chambre à coucher. Je n’ai jamais tiré sur personne. Mais je ne suis pas plus bête qu’une autre.

biblio

Dérives asiatiques

Nouvelles, Ed. d’autre part, Genève, 2016.



bio

Julie Guinand est née en 1989 à La Chaux-de-Fonds. Lauréate de plusieurs prix pour jeunes auteur-e-s, elle fait partie du collectif littéraire AJAR depuis sa création en 2012 et a participé à l’écriture du roman à plusieurs mains *Vivre près des tilleuls* (Flammarion, 2016). Après des études de Lettres à l’université de Neuchâtel, elle décide de se consacrer à l’écriture et publie des textes dans des revues et des ouvrages collectifs, notamment *Reportages climatiques* (D’autre part, 2015) et *Carnets ferroviaires* (Zoé, 2017). Elle a la chance de bénéficier en 2014 d’une résidence artistique à Paris où elle écrit un premier recueil de nouvelles, *Dérives asiatiques*. En 2016, elle reçoit la bourse d’écriture du canton de Neuchâtel pour la rédaction d’un roman familial se déroulant à La Chaux-de-Fonds. Elle réside actuellement à Cambridge où elle se consacre à ce projet en regardant les arcs-en-ciel par la fenêtre et en buvant du thé au lait. La nouvelle inédite que nous publions ici est inspirée des westerns qu’elle regarde dans son salon anglais. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch
Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l’Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.